

Rétrospective Jorgen Leth

À la recherche de l'humanité parfaite

par Sandra Dieujuste

UN HOMME. UNE FEMME. UNE PIÈCE VIDE ENTièrement BLANCHE, DANS LAQUELLE NI PORTE ni fenêtre ne découpent l'espace, et où le mur ne se distingue pas du sol, si bien qu'elle semble sans fin. Des gestes prosaïques, banals : nouer les lacets d'une chaussure, retirer un veston, manger, marcher. Et une voix hors champ qui, d'un ton détaché, les commente. Sur ces éléments repose la troisième œuvre du poète et documentariste expérimental danois Jorgen Leth, le court métrage *The Perfect Human* (*Det perfekte menneske*, 1967). L'homme et la femme sont considérés par le narrateur (Leth lui-même) comme étant de parfaits humains : des spécimens donc, existant dans une chambre aseptisée à la manière de cobayes, et qu'il nous charge d'observer avec l'intensité de scientifiques étudiant leurs sujets. Aussi scrutons-nous leurs corps, parce que la caméra nous y oblige, zoomant de façon répétée sur une oreille, un genou, une bouche, si bien qu'il devient impossible de ne pas en examiner le détail. Nous regardons avec attention leurs mouvements, écoutons avec vigilance les sons qu'ils produisent, parce que la voix nous l'ordonne. « Look at him now. And now. Look at him the whole time », nous enjoint-elle alors que l'homme danse, et nous regardons chaque balancement. « Listen to the perfect human living. Listen to its sounds », nous intime-t-elle encore alors que l'homme taille ses ongles, et nous écoutons le bruit sec des ongles qui se cassent.

Le caractère intime de ces actions quotidiennes se trouve ainsi paradoxalement juxtaposé à la froideur du décor et à l'objectivité de la narration : il en résulte une improbable coexistence entre proximité et distance, dont on ne s'étonne guère qu'elle ait pu fasciner le cinéaste Lars von Trier. De cette obsession naît d'ailleurs *The Five Obstructions* (*De fem bånd*) en 2003, œuvre qui documente l'issue d'un défi lancé par von Trier à Leth de refaire *The Perfect Human* cinq fois, en s'imposant pour chaque version de nouvelles restrictions. Leth veut ici se départir du détachement du court métrage d'origine, dépouiller l'homme de sa perfection pour n'en conserver que le seul « humain » : imparfait, faillible. Entre ce premier film et le second, l'on compte trente-cinq réalisations, dont neuf des principaux titres seront présentés aux 14^{es} Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM). Au programme de cette rétrospective des œuvres du cinéaste sont prévues, outre les

deux films susmentionnés, les films sportifs *Motion Picture* (1970) et *A Sunday in Hell* (*En forårsdag i Helvede*, 1977), les documentaires de voyage *Moments of Play* (*Det legende menneske*, 1986) et *Haiti. Untitled* (*Haiti. Uden titel*, 1996), le diptyque formé par *66 Scenes from America* (*66 scener fra Amerika*, 1982) et *New Scenes from America* (*Nye scener fra Amerika*, 2002), ainsi que le plus récent opus du réalisateur, le controversé *Erotic Man* (*Det erotiske menneske*, 2010).

La principale interrogation que soulève Jorgen Leth dans *The Perfect Human* est celle qui demeure implicite, mais qui se trouve contenue dans chacune des questions qu'il formule en voix off : en quoi l'homme et la femme qu'il nous montre (auxquels prêtent respectivement leurs traits Claus Nissen et Maiken Algren) sont-ils de parfaits humains ? Lorsqu'il nous somme de regarder l'homme parfait qui tombe et nous informe : « This is how he falls », lorsqu'il exige que nous contemplions la femme parfaite qui s'allonge et nous signale : « Here is the perfect human when she is lying down », il nous demande aussi de cerner ce qui, dans la façon de tomber de cet homme, dans la manière de s'allonger de cette femme, en fait des êtres de perfection. L'homme est-il idéal parce qu'il exemplifie comment, tous, nous tombons de semblable façon ? Parce que son corps est soumis à la gravité pareillement au nôtre ? Ou est-il au contraire exemplaire parce que sa chute est unique, d'un seul temps et d'un seul lieu ? Parce que c'est Claus Nissen, précisément, qui, à cet instant, tombe au sol, de cette façon de tomber qui lui est propre ? Cette constante concomitance entre l'universel et le singulier est centrale à l'œuvre de Jorgen Leth, et ses films répondent de cette double vérité.

Aussi *A Sunday in Hell* s'acquitte-t-il de la délicate tâche de rendre compréhensibles pour les néophytes les différentes phases qui caractérisent une compétition cycliste professionnelle, tout en saisissant avec acuité l'ambiance particulière de la classique flamandienne



The Five Obstructions (2003)